Moeschler, Jacques, *Le temps des événements.
Pragmatique de la référence temporelle*

Jacques Bres

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2000>

DOI : 10.4000/praxematique.2000

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 10 janvier 1999

Pagination : 226-230

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacques Bres, « Moeschler, Jacques, *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 33 | 1999, document 9, mis en ligne le 01 janvier 2014, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/2000> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.2000>

Jacques MOESCHLER (éd.), 1998

LE TEMPS DES EVENEMENTS. PRAGMATIQUE DE LA REFERENCE TEMPORELLE

Paris : Kimé, 348 p.

L'équipe que dirige J. Moeschler travaille sur la question du temps dans le cadre de la théorie de la pertinence de Sperber et Wilson. L'ouvrage proposé est le fruit d'une réflexion collective sur la pragmatique de la référence temporelle. Il se compose de deux parties : la première opère une lecture critique des approches classiques de la sémantique et de la pragmatique du temps ; la seconde développe les hypothèses de l'équipe.

Dans le chapitre 1, L. de Saussure pose que la première approche référentielle de la temporalité est développée par Nicolas Beauzée dans sa *Grammaire générale* (1767). Il propose une lecture de ce texte à partir des concepts développés par Reichenbach dans ses *Elements of symbolic logic* (1947), avant de discuter les propositions de ce dernier, notamment le concept de *reference point*, le retravail qu'en ont réalisé Comrie (1981), Kamp et Rohrer (1983). On peut regretter que ne soit pas intégrée à cette étude l'analyse de Klein (1994, *Time in language*) qui propose en lieu et place du *reference point*, le concept particulièrement intéressant de *time topic*.

Dans le second chapitre, B. Sthioul introduit à la conceptualisation du temps chez Guillaume : il présente les principaux concepts de la psychomécanique et en propose un bilan équilibré. A la suite de nombre d'auteurs, B. Sthioul critique l'a priorisme de certaines hypothèses, leur non-falsifiabilité, certaines contorsions pour faire entrer la réalité des faits dans les cadres de la théorisation ; il souligne par ailleurs l'intérêt de la démarche guillaumienne,

cognitive avant la lettre, comme la finesse des analyses proposées. Je relève cependant un oubli : le concept de *temps opératif* n'est pas mentionné : c'est pourtant lui, aussi problématique soit-il, qui fait l'originalité foncière du guillaumisme et qui donne la clé de voûte à l'ensemble. Corrigions d'autre part une légère inexactitude : il n'est pas vrai que jusqu'à la récente publication des *Leçons* (commencée en 1971), on ne disposait sur la question du temps en psychomécanique que de l'ouvrage de jeunesse de Guillaume (1929) *Temps et verbe : Langage et science du langage* reprend dès 1964 différents articles de revue importants.

L. de Saussure et B. Sthioul consacrent le 3^e chapitre à l'approche psychologique de Damourette et Pichon. Après avoir rappelé la philosophie linguistique de l'*Essai de grammaire française*, les auteurs décrivent le système des tiroirs de l'indicatif à partir des trois répartiteurs de l'*actualité*, de la *temporalité* et de l'*énarration*, avant de discuter quelques problèmes posés par le modèle.

J.-M. Luscher réunit pour les présenter les travaux de Hamburger, Benveniste et Weinrich sous le même terme d'*approches textuelles* et conclut par leur mise à l'écart. On regrettera que les critiques formulées par Luscher, bien que fondées, n'apportent rien de neuf dans l'ensemble nombreux des réactions que ces textes ont suscitées. D'autre part, si tels quels ces travaux trouvent effectivement rapidement leurs limites, les problèmes qu'ils soulèvent ne me semblent pas être de ceux qui peuvent être écartés d'un simple revers de plume : Fuchs et Léonard (1979, *Vers une théorie des aspects*) p. ex. ont montré tout l'intérêt qu'il y avait à opposer les plans *descriptif* et *constatif*.

Dans le chapitre 5, M. Kozłowska travaille la notion d'*Aktionsart* qu'elle étudie chez Vendler, Mourelatos, Dowty et Parsons, puis discute les tests et les notions qui permettent de distinguer les différentes classes aspectuelles. Elle s'interroge ensuite sur les facteurs qui déterminent l'ordre temporel (l'ordre des énoncés reflète l'ordre des événements) : dans un énoncé comme *Max a éteint la lumière. La chambre était complètement noire*, si la seconde phrase, bien que construite autour d'un verbe d'état à l'imparfait, introduit un nouveau point référentiel, cela tient à ce que dans ce cas l'énoncé pointe le début du processus, à savoir qu'il est borné à gauche. La solution est ingénieuse. Elle est discutable : le bornage, plutôt que cause, n'est-il pas effet de ce que nos connaissances du monde imposent la succession *éteindre* < *être noir* ?

J. Jayez discute, dans le dernier chapitre de la première partie, le problème de la représentation formelle du temps : il le fait à partir des emplois temporels de l'imparfait dont il entreprend la formalisation dans le cadre de la DRT (Discourse Representation Theory) de Kamp et de la SDRT (segmented DRT) de Asher. A partir des contraintes qui s'exercent sur l'emploi de ce temps et en

appui sur une approche qui privilégie les propriétés aspectuelles de l'imparfait, l'auteur, tout en soulignant les difficultés et les limites de son entreprise, construit une définition formelle de ce temps.

La seconde partie — *Pragmatique de la référence temporelle* — est consacrée aux travaux du groupe sur cette question. Elle s'ouvre par un article de J. Moeschler qui après avoir rappelé un certain nombre de notions, illustre le calcul du traitement de la référence temporelle par la question de l'ordre temporel. Il montre comment interviennent, de façon non déterminante, le temps verbal ainsi que le mode d'action, et de façon déterminante, le principe de pertinence

Dans le chapitre 8, J.-M. Luscher explicite la procédure d'interprétation du passé composé qui permet de rendre compte de sa double valeur d'antériorité / d'accompli. La procédure explique notamment pourquoi certains emplois neutralisent cette distinction. On ne suivra pas l'auteur lorsqu'il déclare que « la distinction IMP / PC ressortit à la sémantique, alors que *la distinction PS / PC dépend de la pragmatique* » : c'est faire bien peu de cas de la morphologie, qui pose là une différence de signifiants assez conséquente...

B. Sthioul, en appui théorique sur la distinction entre *usage descriptif* et *usage interprétatif* (Sperber et Wilson), rend compte de certains emplois discursifs marqués du passé simple, du présent, du futur, de l'imparfait : il fait l'hypothèse que l'allocutaire, faute de pouvoir trouver la référence en usage descriptif, est contraint, en vertu des instructions liées à la sémantique fondamentale du temps verbal, de postuler un moment de conscience (usage interprétatif) qui satisfasse ces instructions. La proposition est très convaincante pour le passé simple ; elle me semble l'être moins pour l'imparfait narratif. La solution par le moment de conscience apparaît dans bien des cas forcée et pas toujours efficiente : l'auteur avance p. ex. que si l'énoncé ? *Paul tomba raide mort. Sa femme appelait à l'aide*, est douteux, c'est que la mort de Paul « l'empêche d'être un candidat adéquat à l'observation des événements postérieurs » (p. 215). Mais Paul peut bien rester vivant et être donc un candidat idoine à l'effet de subjectivation, sans que pour autant l'imparfait narratif soit meilleur : ? *Paul tomba dans un trou et se fractura la jambe. Sa femme appelait à l'aide*. Et complémentaiement : Paul peut bien mourir ; l'imparfait narratif pour être acceptable a besoin non de son regard mais d'une suite clôturante : *Paul tomba raide mort. Sa femme appelait à l'aide, et quelques minutes plus tard le médecin ne pouvait que constater son décès*. La clé de l'imparfait narratif me semble ailleurs que dans le regard d'un sujet de conscience...

Dans le prolongement de l'étude conduite dans le chapitre 5, M. Kozłowska travaille finement les paramètres de la télélicité, du bornage, de l'intervalle et de

la relation partie/tout dans la production de l'ordre temporel, avant d'aborder le fonctionnement de *ensuite* qui apparaît comme un filtre de l'ordre temporel.

Dans le chapitre 11, L. de Saussure s'applique à expliciter la procédure d'*encapsulation* (inclusion de sous-événements dans un événement) d'énoncés au passé simple. L'auteur montre comment ce sont des règles conceptuelles pragmatiques qui rendent compte de la neutralisation de la relation de succession entre énoncé enchâssant et énoncé(s) enchâssé(s), relation dont le passé simple est dit être porteur par défaut. Dans le chapitre suivant, le même auteur traite de la difficile question des énoncés négatifs au passé simple, qui annulent la progression temporelle mais parfois la maintiennent. Il en propose une procédure d'interprétation.

Le dernier chapitre est consacré, sous la plume de J. Moeschler, aux *relations de discours* (Asher 1993). Après avoir présenté l'approche qu'en fait la sémantique du discours, l'auteur propose une approche pragmatique basée sur les notions d'*inférence directionnelle* et de *traits directionnels*. La démonstration, conduite sur les relations de *narration* et d'*explication*, apporte la preuve de ce que, dans l'interprétation des énoncés, les informations non linguistiques sont plus fortes que les informations linguistiques, qu'en cas de conflit elles peuvent annuler.

Comme on peut le voir à la seule lecture de ce compte rendu forcément réducteur, cet ouvrage propose des solutions originales et des avancées significatives sur la problématique du temps, notamment sur la question de l'ordre temporel, qui ne manqueront pas de susciter le débat. J'ajouterai, pour introduire à ce débat, trois remarques :

— on peut regretter que les présentations théoriques de la première partie fassent le détour par l'*approche textuelle*, mais l'impasse sur l'approche anaphorique des temps verbaux (notamment Molendijk, Berthonneau et Kleiber) ainsi que sur la théorie des opérations énonciatives (Culioli), qui présentent une pertinence manifeste pour la problématique traitée. Parallèlement, on peut s'étonner que, sur la question du bornage et des intervalles (chap. 10), il ne soit pas fait mention des travaux de Desclés ; ou que la recherche de Gosselin sur la sémantique temporelle (1996, *Sémantique de la temporalité*) ne soit à aucun moment citée.

— Les travaux proposés s'appuient le plus souvent sur des occurrences fabriquées. Ce qui ne va pas sans risque, notamment pour les jugements d'acceptabilité. Un seul exemple : p. 236, l'énoncé *Max gagnait la course. Ensuite il écrivait une lettre à sa sœur*, est stellarisé et son acceptabilité se voit rejetée (sauf en interprétation itérative). Il est bien évident que cet énoncé est parfaitement acceptable en interprétation semelfactive : on a là l'emploi discursif dit *narratif* de l'imparfait. Voilà qui nuit fortement à la démonstration sur *ensuite*,

puisque l'hypothèse 1 qui est fournie est qu'*ensuite* ne peut relier que des éventualités bornées, ce qui ne correspond pas à la réalité des faits linguistiques.

— L'approche pragmatique proposée part d'une valeur sémantique de base, de forme procédurale, qui en interaction avec différents paramètres, notamment pragmatiques, donne matière à différentes sorties interprétatives finales. De la sorte, ces recherches contribuent à délester opportunément la valeur en langue des morphèmes de tous les poids du discours dont la tradition grammaticale les a souvent chargés ; et à décrire finement le travail complexe entre éléments linguistiques et non linguistiques dans l'interprétation. Les auteurs ont centré leur travail sur l'interprétation pragmatique plus que sur la définition de la sémantique de base des morphèmes. Or c'est bien cette information procédurale qui déclenche le travail interprétatif. Et j'avoue que dans bien des cas je ne suis pas d'accord avec ce que les auteurs posent comme la valeur de base de tel ou tel temps verbal. Ce qui questionne fortement l'ensemble de la procédure d'interprétation décrite. Un seul exemple : J. Moeschler nous propose d'« admettre » (p. 318) que le passé simple a le trait [iav] (*inférence en avant*, à savoir que le passé simple introduit un nouveau point référentiel). Pour rendre compte de ce que, dans *Marie chanta le récitatif et Jean l'accompagna au piano*, l'événement de la seconde proposition n'est pas postérieur mais simultané à celui de la première proposition, il doit faire intervenir une hypothèse contextuelle fondée sur une règle conceptuelle déclenchée par *accompagner* (l'accompagnement est *simultané* au chant) qui *annule* le trait en avant du passé simple. On peut faire beaucoup plus simple : le passé simple n'a pas le trait *en avant* (il s'agit là encore de l'imputation à un morphème de langue d'un sens produit en discours) mais sa structure aspectuelle le rend particulièrement apte à se combiner à la relation discursive de succession : le passé simple « portera » l'avancée du point référentiel si le cotexte le lui demande, il ne la portera pas si le cotexte ne le lui demande pas. Dans cette optique, Marie et Jean peuvent jouer de conserve en toute harmonie : il n'y a pas l'ombre d'un conflit entre *information procédurale* et *information contextuelle*.

Jacques BRES
Praxiling